

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63091

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

pratique du concept »d'historicisation«: elle présenta, en fait, des aspects extrascientifiques, politiques, polémiques et même hystériques.

La recherche empirique a donné de nouvelles impulsions à »l'historicisation du nazisme«. Une relativisation des douze années du nazisme a été opérée par l'histoire sociale, à travers l'enquête orale sur les expériences du fascisme dans la Ruhr de 1930 à 1960, ou à travers les recherches d'Herbert sur l'emploi des travailleurs étrangers en Allemagne de 1880 à 1980. Et même si le débat totalitarisme/fascisme est devenu stérile, la comparaison entre les dictatures hitlériennes et staliniennes demeure toujours possible. Nolte a soutenu une thèse sur la relation causale entre les massacres de classe bolcheviques et les massacres de race nazis. Mais certains historiens, comme Kershaw, refusent également les recherches comparatistes, au nom du caractère spécifiquement allemand du national-socialisme.

Michel FABRÉGUET, Strasbourg

Michael SCHNEIDER, *Unterm Hakenkreuz. Arbeiter und Arbeiterbewegung 1933 bis 1939*, Bonn (Dietz) 1999, XIII-1184 p. (*Geschichte der Arbeiter und der Arbeiterbewegung in Deutschland seit dem Ende des 18. Jahrhunderts*, 12).

Dans la monumentale série consacrée à l'histoire du mouvement ouvrier allemand depuis le XVIII^e siècle et dirigée par Gerhard Ritter, l'ouvrage de Michael Schneider était attendu à plus d'un titre. L'arrivée au pouvoir des Nazis en janvier 1933 soulève des questions importantes quant aux rapports qu'Hitler et les siens entretiennent avec le monde du travail. Ce sont ces questions que pose Michael Schneider dans son ouvrage. Comment expliquer tout d'abord ce qui apparaît comme une défaite du mouvement ouvrier, sa rapide élimination de l'espace allemand et en corollaire, la transformation du NSDAP en mouvement de masse? Il convient ensuite de suivre le destin de cette communauté ouvrière jusqu'à l'éclatement de la guerre. Ce chemin suscite à son tour bien des questionnements, concernant tout à la fois les destins particuliers des militants d'avant 1933 que leur attitude face au régime, notamment avec la mise en œuvre de la politique national-socialiste du travail dont bien des aspects furent perçus de façon positive par certains ouvriers qui ne furent pas des militants de la cause hitlérienne. Cette politique est elle-même au centre d'une polémique que l'auteur n'esquive pas. A-t-elle été une »modernisation égalitariste«? »une révolution sociale«? Dernier centre d'intérêt, l'épineux volet de la résistance de la classe ouvrière au nazisme avant 1939 est lui également abordé. Quelle est la meilleure forme de résistance possible? Sur la base de l'unité d'action?

Schneider en répondant à l'ensemble de ces questions nous plonge avec son ouvrage au cœur du système national-socialiste. Il montre comment le mouvement ouvrier, de sujet de la politique qu'il était avant 1933, devient progressivement objet d'une politique. Cette »descente aux enfers«, Schneider la restitue dans le premier chapitre de son livre. Il met en avant un certain nombre de raisons qui ont conduit à l'élimination d'un mouvement ouvrier autonome. S'il souligne l'absence de scrupules des Nazis, il insiste également sur la stratégie d'Hitler qui utilise les divergences au sein de la classe ouvrière et s'appuie sur les anciennes élites de Weimar, dont la méfiance à l'égard du monde ouvrier était réelle. L'auteur va cependant plus loin en nous présentant l'absence de réflexion théorique dont fit preuve le mouvement ouvrier face à la nature du nazisme. Cela explique en partie les erreurs initiales au moment de la prise de pouvoir, notamment l'absence de résistance immédiate mue par la conviction d'une fin rapide du gouvernement Hitler. Schneider passe en revue également d'autres aspects: l'impossibilité de l'unité d'action entre communistes et sociaux-démocrates, la résignation de la masse dans le contexte du chômage important que connaît l'Allemagne, et, pour clore, la volonté du NSDAP de créer sa propre organisation du travail, une organisation capable de prendre en charge tous les aspects de la vie en société.

Le second chapitre s'intéresse quant à lui à la mise au pas du monde ouvrier dans le cadre de la *Volksgemeinschaft*. A partir de la prise du pouvoir, le NSDAP mène à l'encontre du monde du travail une politique à double face. D'un côté, il cherche à détruire la puissance politique du monde ouvrier et, de l'autre, la propagande du parti met en valeur l'ouvrier comme créateur de richesses. Schneider souligne combien cette mobilisation accorde à l'ouvrier un rôle historique, celui de créer par son travail la condition de la renaissance allemande. Il n'y aurait ainsi qu'une noblesse, celle du travail! Cette vision – Schneider y insiste à juste titre – rejoint une forme de consensus populaire et les liens sont évidents, avec le régime impérial qui a déjà utilisé cette mystique du travail aux fins de grandeur allemande. A travers le DAF, à travers la propagande de Goebbels, on met progressivement au pas le monde du travail en militarisant le discours (combat, soldat du travail, front du travail, etc.). Ceci est facilité par les premiers succès nazis (intérieurs comme extérieurs) qui permettent une identification communautaire plus forte. Mais Schneider n'oublie cependant pas de mentionner que la violence et l'intimidation restent toujours présentes face aux récalcitrants (internement, licenciement, interdictions professionnelles). De tous ces facteurs découle une évolution paradoxale – bien restituée par l'auteur: la croissance du nombre d'ouvriers sous l'effet du réarmement, d'une part, et une politique qui cherche à empêcher un renforcement politique de cette même classe, d'autre part. Schneider met très bien en valeur cette politique qui consiste à déprolétarianiser la vie ouvrière pour parvenir au »déclassement« (à la disparition) de la classe ouvrière.

Reste à savoir si cette ambition a été couronnée de succès. Schneider s'efforce d'en donner les résultats dans son troisième chapitre. Ses réponses ont le mérite d'être tranchées et convaincantes. A ses yeux, la société du III^e Reich n'est pas une société de masse interclassiste. Elle conserve les spécificités de chaque classe. La *Volksgemeinschaft*, pour le monde ouvrier, est davantage un mythe qu'une réalité. Les rapports économiques et sociaux traditionnels restent bien en place. Il faut dès lors relativiser le terme de »révolution culturelle brune«, car il n'y a pas eu de révolution sociale et de modernisation sur le long terme et en profondeur.

Le dernier chapitre aborde enfin l'impuissance de la résistance ouvrière face à Hitler. Le bilan étant fait en 1939, l'auteur le considère comme intermédiaire, les choses évoluant avec la guerre. Si au début de la période hitlérienne, communistes et socialistes affichent des conceptions différentes en matière de résistance, force est de constater que leurs points de vue se rapprochent avec la consolidation croissante du nazisme. Schneider consacre également des passages à l'exil. Il n'oublie pas de mentionner l'attitude des associations ouvrières confessionnelles (protestantes comme catholiques), dont la situation est à plus d'un titre ambiguë. Ces dernières peuvent en effet conserver leur existence organisationnelle. Cela implique une reconnaissance de facto du régime et une auto-censure permanente. Mais d'un autre côté, ces groupes peuvent ainsi préserver une relative autonomie culturelle. La résistance ouvrière, dont Schneider décrit la structure sociale, a souffert enfin de n'avoir pas pu constituer en exil un front anti-hitlérien uni.

Cette magistrale synthèse (une somme) livrée par Michael Schneider, au terme d'un travail minutieux, rigoureux et de surcroît vivifiant, démontre avec talent que, même si le nazisme a cherché à intégrer la classe ouvrière dans sa sphère idéologique, que même si une majorité a pu être séduite par une forme de normalité qu'il créait (sécurité sociale, embauche, promotion ...), il n'a pas réussi, en 1939, dans sa volonté de faire disparaître la classe ouvrière et de la faire fondre dans une communauté nationale du travail.

Sylvain SCHIRMANN, Metz